

II SUCCÈS

Quel est le dernier but de l'école, de tout enseignement comme de toute éducation ? Évidemment, de rendre la vie plus agréable par son approfondissement, son enrichissement et son embellissement, autrement dit, d'accroître le bien-être de l'individu et de la société. Il ne peut y avoir à ce sujet qu'un avis. Les pédagogues, qui définissent en apparence autrement la tâche de l'école, ne poussent pas tout simplement jusqu'au dernier but de celle-ci, mais s'arrêtent en route.

Ainsi, lorsqu'on dit que l'école doit former le caractère. Que signifie cela, quand on va au fond de cette phrase ? On ne forme pourtant pas le caractère pour sa propre beauté ou pour réjouir l'œil de quelques connaisseurs, comme on coule et cisele, par exemple, un buste en bronze, mais on le forme en vue d'un effet utilitaire. Un caractère recommandable, c'est-à-dire la fermeté dans les résolutions, la ténacité dans les entreprises, la force inébranlable dans les convic-

tions, la fidélité dans les attachements et l'intrépidité dans les inimitiés nécessaires, est considéré comme une bonne arme d'attaque et de défense dans la lutte pour l'existence ; on suppose qu'il facilite la victoire sur les rivaux et les adversaires, ou, s'il plaît une fois aux dieux de faire triompher une mauvaise cause et si la bonne doit s'adoucir l'amertume de la défaite par la pensée de l'applaudissement de Caton, laisse cependant au vaincu la satisfaction qu'il est content de lui-même et fier précisément des qualités qui ont amené sa défaite.

Ou bien encore, quand on dit que l'école est appelée à former l'esprit, à fortifier la volonté, à développer le sens du beau et du bien. Et le but de tout cela ? On forme l'esprit afin qu'il ait la compréhension des phénomènes de la nature et de la société, afin qu'il ait la joie de saisir au moins jusqu'à un certain point l'essence et la cause de beaucoup de choses, afin qu'il apprenne à éviter les dangers et à profiter des avantages ; on fortifie la volonté, afin qu'elle écarte de l'individu les nocivités de tout genre ; on développe le sens du beau et du bien, afin qu'il apporte à la conscience des impressions de plaisir. A quoi tend tout cela ? Toujours uniquement à rendre l'existence agréable à l'individu.

Or, l'école, avec son organisation et ses mé-

thodes de travail actuelles, remplit-elle cette tâche ? Je le nie. Presque tous les hommes tendent à un but unique : le succès extérieur dans le monde. Sans succès, la vie ne peut avoir pour eux aucun agrément. Si l'on s'engage à leur rendre l'existence plus agréable, ils ne comprennent par ces mots qu'une chose : c'est qu'on veut faciliter et assurer leur succès. Cette idée ne se réalise-t-elle pas, ils se sentent vendus et trompés. C'est la manière de voir de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf individus sur mille. Et peut-être le nombre de ceux qui demandent à la vie autre chose que des succès extérieurs, est-il en réalité encore plus petit que je ne le suppose ici. Mais l'école prépare à toute autre chose qu'au succès, cette unique source de bonheur et de contentement d'une immense majorité. Les idéals de l'école sont complètement différents de ceux de la vie, et leur sont même opposés. Tout le plan d'enseignement et d'éducation semble tracé en vue de former des êtres qui, dans l'engrenage de la réalité, arrivent bientôt au mépris du monde et des hommes, qui se réfugient, pleins de dégoût de la lutte pour les récompenses accordées par l'Etat et par la société, dans une paisible et chaste contemplation d'eux-mêmes et dans des rêves sublimes ; qui, en un mot, doivent abandonner sans lutte aux autres,

aux gens vulgaires, la place au banquet de la vie. C'est le fond de la chose. C'est comme si l'école avait été inventée par des gens rusés, qui veulent s'assurer à eux et à leurs pareils les meilleurs morceaux, et gâter par avance complètement l'appétit aux bons estomacs neufs dont la faim à venir pourrait leur préparer des dangers ; c'est comme si les maîtres voyaient dans les écoliers des rivaux grandissant à côté d'eux, et cherchaient à les rendre d'avance inoffensifs, en leur rognant les ongles, en leur limant les dents, et en éteignant sous des lunettes bleues l'acuité de leur regard. L'école prépare à la lutte pour la vie exactement de la même façon qu'une méthode d'exercice préparerait, par exemple, le soldat à la guerre, si elle lui enseignait qu'il a des armes pour les laisser à la maison ; qu'il doit prendre garde de répondre aux coups de fusil de l'ennemi par des coups de fusil ; qu'il doit laisser à son adversaire les positions favorables que par extraordinaire il pourrait néanmoins occuper, et qu'enfin, somme toute, il est beaucoup plus glorieux d'être battu que de vaincre. Beaucoup de gens trouveront une pareille méthode d'exercice absurde ; mais l'ennemi s'en montrera hautement satisfait.

Le succès dont je parle ici peut également être défini en peu de mots. Il signifie qu'on obtient de

la considération auprès de la majorité. Ce but peut à la vérité être atteint par beaucoup de moyens. On obtient de la considération auprès de la majorité, en ayant beaucoup d'argent ou en faisant semblant d'en avoir, en pouvant présenter son nom précieusement enchâssé comme un joyau dans un écrin de titres ; en produisant sur sa poitrine des effets pleins de couleur, au moyen de rubans et de croix ; en possédant pouvoir et influence ; en parvenant à inculquer à sa ville ou à son pays la conviction que l'on est un homme grand, ou sage, ou savant, ou vertueux. Le contre-coup de la considération sur l'homme considéré est également divers. Il est matériel ou moral, ou les deux à la fois, le plus souvent avec prépondérance de l'un ou de l'autre élément. La foule a la bonne habitude d'exprimer son appréciation sous la forme de versements d'argent comptant. Le médecin en vue a beaucoup de clients et reçoit de majestueux honoraires. L'écrivain en vue écoule ses livres à de nombreuses éditions. Quand on a du succès, on gagnera donc le plus souvent beaucoup d'argent et l'on pourra se procurer tous les agréments que comporte dans cette vallée de larmes l'usage du Mammon. L'un pensera à des faisans et à des truffes ; l'autre à du vin de champagne et à du Johannisberg ; le troisième à des

rats de l'Opéra, et quelque drôle de corps peut-être même à l'assistance de pauvres honteux. Mais nous n'avons pas besoin de relever les sentiers compliqués des penchants individuels. Les avantages non matériels du succès sont d'autre sorte ; toutefois, bien que, suivant l'expression populaire, on ne puisse rien s'acheter avec cela, ils ont pour la plupart des hommes une haute valeur. Étrange contradiction de la nature humaine ! L'épicier estime si peu ces avantages chez les autres, qu'à cause d'eux il ne livrerait pas à crédit le moindre cornet de poivre en poudre, même si celui-ci est falsifié à l'aide de noyaux d'olives ; mais, lui-même, il fait pour eux les plus grands sacrifices de temps, de patience, d'ardent effort, même d'argent, d'excellent et cher argent. Ces avantages consistent en ce qu'on est salué dans la rue ; que les journaux vous nomment çà et là, et, dans les degrés supérieurs, en accompagnant même cette mention d'épithètes flatteuses. Ils revêtent, dans les différentes classes sociales et professions, différentes formes. Un mot du souverain ou du prince au bal de la cour ; photographie étalée aux vitrines ; visite obligatoire de voyageurs de trains de plaisir étrangers ; tirage de « carottes » de la part d'inconnus confiants ; diplôme de bourgeoisie honoraire ; haute considération

des garçons de la brasserie habituelle ; présentations de listes de souscriptions à des monuments de célèbres fabricants de savon ; flatteuses invitations à déjeuner et à diner dans des maisons distinguées : voilà quelques exemples des satisfactions non matérielles, mais profondément désirées, que le capital succès produit comme rente. Si je range les invitations parmi les avantages non matériels de la considération, ce n'est pas par erreur, mais de propos délibéré. L'essentiel en elles, en effet, ce ne sont pas les mets offerts, c'est l'honneur témoigné. Les mets n'ont qu'un sens symbolique et veulent en outre être payés à leur pleine valeur largement estimée par des cadeaux de Noël ou de nouvelle année ; mais l'honneur est pur gain, et seules les natures basses en font moins cas que du menu.

Voyons maintenant si l'école arme la jeunesse pour la lutte en vue du succès, et lui enseigne même seulement les premiers éléments de l'art de se procurer les satisfactions matérielles et idéales énumérées. Contre l'école primaire il n'y a pas grand'chose à dire, concédons-le immédiatement. A l'âge où les enfants la fréquentent, on ne peut entreprendre avec eux encore rien de sérieux, car les talents avec lesquels on fait son chemin dans le monde présupposent un certain développement d'intelligence et quelque maturité.

L'école primaire enseigne aux enfants la lecture, l'écriture et le calcul, et cela ne peut qu'être utile, surtout ce dernier. Savoir calculer est un grand avantage dans l'acte de donner, quoiqu'un moins grand dans celui de recevoir, et la lecture et l'écriture sont aussi d'ordinaire profitables, pourvu que l'on sache sagement se borner et que l'on n'abuse pas de ces arts-là. On peut également accepter en partie l'Université, car les associations d'étudiants fournissent l'occasion de développer ou d'acquérir quelques talents importants, celui, par exemple, d'attirer sur soi l'attention de ses égaux et de ses supérieurs en parlant haut et en s'agitant beaucoup, ou de deviner les courants régnants et de se laisser porter par eux, ou de faire la cour aux gens influents ; un examen attentif de la situation des adjoints, agrégés et professeurs, amènera également l'étudiant bien doué à certaines notions qui peuvent être d'une grande valeur pour la vie. Malheureusement, les Universités n'attachent pourtant pas l'importance principale aux associations d'étudiants et ne se bornent pas à agir en éducatrices par l'exemple des carrières académiques ; elles molestent aussi la jeunesse avec leurs leçons et leurs exercices, leurs salles de cours et leurs laboratoires, et cela me semble d'une utilité fort douteuse pour l'avance-

ment des étudiants. Le lycée enfin ne vaut pas un fétu. Il ne rend aucun service au citoyen futur qu'on lui confie. Au contraire, il le fait plutôt encore plus malhabile à la lutte pour le succès. Il signifie un affligeant gaspillage de belles années. Je demande à quoi peut servir au jeune homme d'être nourri d'Horace et d'Homère. Cela lui facilitera-t-il plus tard la compréhension de la poésie des culs de bouteilles ou des tas d'ordures ? Ou quel avantage tirera-t-il de s'être enthousiasmé pour l'Iphigénie ? Cela le mettra-t-il à même de disserter spirituellement sur la « Cavalleria rusticana » ? On cherche à lui apprendre, comme dernier extrait de l'histoire, cette phrase-ci : *Propria mori*. Ces mots sonores peuvent-ils donner une instruction pour les adresses de dévouement présentées au chancelier de l'empire ? Bref, l'étudiant, à l'âge où son esprit est le plus souple, n'apprend rien de ce qui pourra lui être utile plus tard, et il ne pourra rien utiliser de ce qu'il apprend.

Il y a là dans notre vie intellectuelle une regrettable lacune qui, véritablement, ne devrait pas exister plus longtemps. Je rêve une école qui préparerait expressément rien qu'au succès, et ne feindrait pas de servir je ne sais quels idéals abstraits. Sans doute, il y a actuellement aussi

des gens qui parviennent au succès sans une école préparatoire pareille ; cela ne prouve rien contre la justesse de mon idée. Aux temps sombres de la barbarie il y a eu aussi, dans des pays qui ne possédaient pas d'écoles, isolément et exceptionnellement, des savants qui acquéraient leur savoir sans enseignement ni secours étranger, uniquement par leur propre application. Mais combien pénible est cette étude solitaire ! Que de temps on y perd sans nécessité ni profit ! A quelles erreurs n'est-on pas exposé ! Combien incomplet et limité est le résultat même dans le cas le plus favorable ! Un maître, au contraire, aplanit la voie ; une tradition scolaire préserve contre les fourvoiements et les lubies. Les gens qui ont forcé auto-didactiquement le succès constateront avec regret, une fois arrivés au but et embrassant de la hauteur la route parcourue, combien de détours, combien de grimpadés pénibles, combien de passages éreintants à travers sablonnières et marais, leur aurait épargnés un guide expérimenté ou une légère connaissance des lieux.

Etablissons tout de suite ce point : mon école du succès n'aurait pas de classes de filles. La femme a l'heureuse chance de n'avoir pas besoin de leçons en cette science. La nature l'a armée de toutes les connaissances nécessaires pour arriver

au succès dans la vie, et les petits arts qu'elle ne posséderait pas déjà à l'état inné, elle les apprend plus tard toute seule. Dans l'ordre social actuel, le plus grand nombre des femmes n'aspirent qu'à une forme de succès : elles veulent plaire à l'homme. Pour atteindre ce but, il leur suffit d'être jolies ou de se faire remarquer. Des esprits à l'envers ont eu le malheureux caprice de créer des écoles supérieures de jeunes filles. On y apprend aux pauvres créatures à dessiner, à tapoter du piano, à écorcher avec un accent risible des langues étrangères et à confondre les dates historiques, c'est-à-dire précisément ce qui, plus tard, les rendra pour les hommes un objet d'horreur. Le plan de ces écoles ne peut avoir surgi que dans la cervelle de vieilles filles aigries ou de penards rancuniers avides de se venger des coups que leur ont distribués leurs aimables moitiés. Il témoigne d'une complète méconnaissance du but de la vie féminine. Les Orientaux, dans leur antique sagesse héréditaire, comprennent la chose d'une façon infiniment plus raisonnable. Chez eux, la jeune fille n'apprend nulle autre chose qu'à chanter, danser, jouer du luth, narrer des contes, se teindre les ongles avec du henné et les paupières avec du khol, c'est-à-dire les talents qui la rendent désirable pour l'homme, qui lui offrent l'occasion d'exhiber ses

charmes sous un jour favorable, qui enflammeront et enchaîneront durablement à elle le compagnon mâle de sa vie. Nos pauvres jeunes filles de l'Occident sont artificiellement empêchées, par la méthode d'éducation régnante, de s'abandonner à leur instinct, qui les seconde plus sûrement que tous les professeurs à lunettes et sans lunettes dans leurs institutions. Ce n'est que quand elles ont complètement fini avec la sotte corvée de l'école, qu'elles peuvent obéir librement à leur impulsion naturelle et se développer conformément au but. Alors elles acquièrent d'elles-mêmes l'art de se farder ou tout au moins de s'arranger avec la poudre de riz, de porter des vêtements provocants, de marcher, de se tenir debout, de s'asseoir de telle façon, que le côté choquant de la forme de leur habillement apparaît avec un relief particulier ; alors elles arrivent d'elles-mêmes à jouer expressivement de l'éventail, à promener un œil sollicitant la conquête, à faire de petites mines, d'aimables gestes, une petite bouche en cœur, et à donner à leur voix les inflexions charmeuses de l'innocence enfantine, de l'espièglerie juvénile et de l'ingénuité piquante. Avec ces moyens, elles sont assurées de réunir autour d'elles, partout où elles paraissent, un troupeau d'admirateurs, de trouver des danseurs, des adorateurs, un mari et

le reste ; bref, d'obtenir tout ce qui rend la vie belle et agréable. Les femmes, il est vrai, fronceront les narines à leur sujet, et elles produiront également sur les hommes d'une pâte quelque peu supérieure un effet plutôt fâcheux ; ceux-ci trouveront que la graisse, les couleurs, la poussière de farine et les saletés de toute espèce ne sont pas plus à leur place sur un visage féminin, que, par exemple, sur une robe de velours ; que les renflements des épaules et les tournures sanglées font paraître la femme bossue et phtisique ou hottentote, et que la coquetterie et les minauderies défigurent jusqu'à la rendre insupportable, même la plus jolie créature ; mais qu'importent à la femme ces jugements ? De son propre sexe elle n'attend aucune bienveillance, et celle-ci, d'ailleurs, ne lui servirait de rien ; et quant aux critiques du sexe masculin, il lui est hautement indifférent qu'un cuistre lui tourne le dos d'un air improbateur, pourvu que les jeunes messieurs du Jockey-Club braquent complaisamment leur monocle sur elle. Il est impossible qu'elle arrange son être et sa conduite en vue de l'homme de goût. Celui-ci est un phénix. Beaucoup de femmes vivent et meurent sans l'avoir jamais rencontré. Ce n'est que dans le conte que le chevalier vient délivrer la Belle au bois dormant ; dans la réalité, il ne faut pas

compter sur ce héros, et celle qui reste cachée derrière la haie de ronces a toute chance d'y être oubliée. La femme fait donc preuve d'une grande sagesse, en cherchant à plaire à la foule et non à l'introuvable phénix.

Mais si la femme peut se passer en général de la préparation théorique au succès, l'homme n'est pas habituellement si bien partagé. Il doit, pour faire son chemin dans le monde, plaire aux personnes de son propre sexe, et cela n'est pas si simple que de produire une bonne impression sur celles du sexe opposé. Sans doute, dans quelques carrières, l'homme jouit des mêmes avantages que la femme ; il peut agir avec sa personnalité et n'a besoin que de plaire aux femmes ; par exemple, comme jeune premier, comme ténor, ou comme vendeur dans un magasin de nouveautés. Les hommes de cette classe n'ont pas besoin d'une école du succès. Quand la nature les a traités maternellement, ils font leur chemin sans aucune théorie, comme à la vapeur. Le meilleur enseignement ne peut, malheureusement, donner une petite moustache gracieusement frisée, et si l'on peut imprimer à une tête un charme particulier par une coiffure artistique, il faut pourtant que le coiffeur ait à sa disposition assez de mèches pour s'acquitter avec succès de son sacerdoce. Un Apol-

lon du Belvédère en chair et en os, ou même simplement un des guerriers valides qui ornent le Schlossbrücke, à Berlin, n'a pas à s'inquiéter de sa prospérité dans le monde. Simple soldat, il passera bientôt de la cuisine à la chambre des maîtres ; laquais ou cocher, on se le disputera ; garçon d'hôtel, il fera la fortune de l'établissement et la sienne ; figurant ou choriste, il pourra choisir parmi les filles et peut-être même un peu parmi les mères du pays ; il fera mieux, il est vrai, pour s'épargner des déceptions toujours désagréables, de ne pas aspirer d'emblée au bâton de maréchal et à un duché, parce que, de nos jours, il n'y a plus de Catherines assises sur les trônes un peu respectables de l'Europe ; mais une ambition mesurée et sage est certaine, dans nos suppositions, d'obtenir satisfaction. Pareil favori des femmes ne ferait que se nuire à lui-même, si à ses avantages physiques il voulait encore en ajouter d'intellectuels. Ce serait dommage si, par des lectures intempestives, il ternissait l'éclat de ses yeux. L'instruction et l'esprit pourraient intimider ses admiratrices, et leur imposer une gêne qui leur rendrait plus difficile de jouir sans réserve de sa plastique. Être beau comme un dieu de la Grèce et bête comme une carpe : cela vous donne le paradis de Mahomet sur la terre, avec les houris et tout ce qu'il faut

pour le compléter orthodoxement. Des individus ainsi dotés n'ont pas plus besoin d'une école que n'en a besoin un génie.

Le génie est cependant la rare exception, et les institutions humaines sont faites à la mesure moyenne. Beethoven devient sans conservatoire ce qu'il doit devenir ; mais les fils de chantres du commun doivent être astreints à piocher le contrepoint, afin de parvenir plus tard à une place de chef d'orchestre, avec droit à la retraite. Laissons donc de côté toutes les catégories de phénomènes exceptionnels : les Apollons, les hauts aristocrates pourvus d'un revenu sérieux, les fils de millionnaires ; ceux-ci n'ont pas à courir après le succès, le succès court après eux. Mon école du succès est seulement destinée à la masse misérable née sans titres et sans rentes, et qui n'en rêve pas moins de larges impôts sur le revenu et des décorations. Or, les médiocres entreprendraient avec des chances beaucoup meilleures la lutte pour l'existence, si on les dressait systématiquement à se débrouiller dans la bousculade de la réalité.

Si l'école du succès existait, le directeur de celle-ci devrait aiguïser en toute franchise par ce petit discours la conscience de chaque père qui voudrait lui confier un enfant : « Cher monsieur, sachez clairement avant tout ce que vous voulez.